

LES
SOCIÉTÉS SECRÈTES
DE
FRANCE ET D'ITALIE.

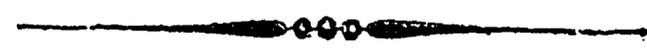
IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 50, A PARIS.

LES
SOCIÉTÉS SECRÈTES

DE
FRANCE ET D'ITALIE,

oo
FRAGMENTS DE MA VIE ET DE MON TEMPS.

PAR JEAN WITT.



A PARIS,

CHEZ LEVAVASSEUR, PALAIS-ROYAL,
ET URBAIN CANEL, RUE J.-J.-ROUSSEAU, N^o. 16.

1830.



HH-551 6/12

AVANT-PROPOS.

Le lecteur verra, par le chapitre qui suit cet avant-propos, de quelle manière il doit me juger. Ces lignes s'adressent de préférence aux gens du métier, qui se distinguent des autres en ce qu'ils lisent un ouvrage pour le juger, tandis que les *bousilleurs* littéraires ne le jugent que parcequ'ils l'ont lu.

Personne ne connaît mieux que moi les défauts de ce livre et ne les avoue plus volontiers. C'est une peinture de moi-même, et les copies ne doivent pas être meilleures que l'original. Il m'eût été facile de donner à l'ensemble de l'unité et de la conformité ; des amis éclairés me le conseillaient : je ne l'ai pas voulu, il m'eût fallu renoncer à l'unique mérite de l'ouvrage, à la ressemblance

du tableau, à la vérité du récit. On trouvera réunies les choses les plus disparates, des passages subits de la tristesse à une joie extravagante. On y verra des réflexions où il n'en faut pas et on n'en rencontrera pas où il en faudrait.

Au lieu, autre moi-même, de présenter au lecteur des pensées et des sentiments tirés au cordeau, mon livre, comme autrefois ma vie, aura l'aspect d'un jardin anglais, où tout paraît désordre. Que les critiques fâcheux se rappellent que l'œil humain ne peut recevoir que des rayons isolés, qui même ont été réfléchis à l'infini, mais que les images bizarres de cette vie d'illusions se peignent avec fidélité dans l'œil de l'univers. Je dois l'avouer franchement : il en a été et il en est de moi comme des ouvriers des Gobelins ; je travaille assiduellement, mais sans savoir le moins du monde ce qui résultera de ce travail. Peut-être la plupart des

hommes en sont-ils là. Notre existence n'est qu'une lutte perpétuelle : nous ne connaissons le présent que lorsqu'il a disparu, et ce n'est que dans l'éternité que nous apercevons la trame du temps. Notre vie est une sorte de compte incomplet dont la mort seule évalue le montant.

Si le critique s'étonne, par intérêt pour l'auteur, qu'il n'ait rien fait pour se présenter sous un jour moins défavorable et se concilier ses lecteurs, l'ouvrage, dont le but n'est pas précisément de faire un portrait, mais d'esquisser une silhouette, se chargera de la réponse. Je n'insiste pas sur cette fidélité dans la peinture de moi-même, qui n'est pour ainsi dire qu'un mérite négatif; mais j'attache quelque importance aux chapitres où je m'étends sur les Sociétés secrètes, l'état de la révolution du Piémont, l'esprit qui règne en Italie, et les intrigues anti-autrichiennes du cabinet français. Je parle avec assurance de

ces divers sujets que je connais mieux que par ouï-dire.

Mon style m'exposera à de nombreux reproches ; mais je les recevrai avec reconnaissance pour peu qu'ils soient fondés. J'ai parlé bien des années l'anglais, le français et l'italien. J'ai oublié pendant ce temps ma langue maternelle, sans en avoir appris d'autre à fond. J'ai d'ailleurs commencé à écrire dans des circonstances pénibles. J'étais gravement malade, en proie à tout ce que l'anxiété a de plus cruel ; et puis, être enfermé sous de triples verrous, avoir une sentinelle qui ne vous perd pas de vue, n'est pas propre à appeler l'inspiration ; encore moins à vous laisser le calme dont on a besoin pour classer, disposer ses idées, chercher le mot qui doit les rendre.

Les circonstances dans lesquelles j'ai terminé mon ouvrage ne sont pas beaucoup plus favorables. D'épais barreaux de fer qui

interceptent pour ainsi dire la lumière, l'orage qui mugit sans cesse autour de ma prison ne forment ni un tableau bien séduisant ni un concert bien harmonieux, et le séjour d'une citadelle solitaire, bâtie sur une mer en courroux, n'est propre ni à ranimer un corps languissant ni à relever une âme abattue.

Au reste, qu'on ne croie pas qu'en exposant ma situation je cherche à mendier les suffrages du public. Non, je ne veux pas excuser, mais seulement expliquer les défauts de ma composition. Je prie mes lecteurs de ne pas me juger sur des choses que j'aurais pu leur présenter d'une manière qui m'eût été plus favorable.

J'ai pu mal écrire un nom, commettre même quelque erreur; car je suis toujours privé de mes papiers, et n'ai eu pour me guider dans la rédaction de cet écrit que ma mémoire et le peu de notes que j'ai sauvées,

Des motifs que je développe dans le chapitre suivant me forcent à faire imprimer cette partie de mon histoire. C'est la moins intéressante, attendu que passif pendant le laps de temps qu'elle renferme, je rapporte moins ce que j'ai fait que ce que j'ai souffert.

PRÉFACE.

Un ouvrage doit en général énoncer assez clairement son but, pour n'avoir besoin ni d'introduction ni de préface. Cependant il y en a, et le mien est de ce nombre, qui demandent que l'auteur expose le point de vue sous lequel il doit être envisagé. Un tout s'explique de lui-même ; mais des fragments se développent, s'interprètent en quelque sorte au gré du lecteur ; chacun les apprécie d'après ses idées et ses préventions ; celui-ci croit découvrir un Ganimède, un torse, où celui-là ne voit qu'un Silène. Au moyen de suppositions gratuites chacun juge le pauvre artiste, ou l'ouvrage, d'après des considérations qui lui sont propres. Pour me mettre à l'abri de ces inconvénients, je vais faire connaître en quelques mots le but de cet ouvrage.

Il en a deux : je veux montrer par mon exemple combien il est dangereux de sortir

de sa sphère et d'errer çà et là , en jetant quelques fausses lueurs, au lieu de demeurer tranquille dans le cercle que nous trace notre talent ou notre destinée. Dût encore le péril réel que nous préparons aux autres avoir du prix aux yeux des gens crédules , il est certain pourtant qu'il n'est utile à personne.

Je veux démontrer en outre que les gouvernemens avaient raison quand ils parlaient des dangers dont la société était menacée. Nul doute qu'il n'y eût un parti considérable qui s'efforçait de détruire l'ordre de choses existant, par la force ou par la ruse, et abusait d'institutions louables , en les faisant concourir à un but pernicieux.

Je veux exposer la tendance de ces hommes avec lesquels j'ai fait cause commune pendant des années, que je me suis même efforcé de surpasser en exaltation. Du moment où j'ai reconnu mes torts, je les ai avoués avec franchise : je dois signaler au public ce que j'ai dit à mes juges d'instruction. Je n'ai jamais craint d'avouer mes intentions : au reste, les fautes du parti révolutionnaire ne me font pas fermer les yeux sur celles que

les gouvernements ont commises. Ceux-ci avaient la conscience du péril et ne savaient pas voir où il prenait sa source ; ils luttèrent avec des ennemis inconnus et invisibles ; ils confondaient souvent l'innocent avec le coupable, le babillard avec le phlegmatique jacobin.

Si j'imprime d'abord la seconde partie de mon ouvrage, ce n'est que parcequ'il me manque des papiers sans lesquels je ne puis retracer avec certitude ce qui m'est arrivé, ce que j'ai fait à Paris et à Londres. Une courte esquisse de ma vie antérieure suffira pour l'intelligence de cette partie.

Mes années d'université tombèrent à l'époque de Wartburgs, et je fis mes études à Iéna. Est-il étonnant que ce vertige si beau dans sa source et dont si peu de personnes ont été exemptes, se soit également emparé de moi ? J'étais à dix-huit ans le plus exalté des hommes. Des gens dont le nom reviendra ailleurs, surent me séduire et me faire concourir à leur but. Je fis en 1818 un voyage à Paris pour lier les révolutionnaires français aux révolutionnaires allemands. On

avait en mon absence fait imprimer une courte histoire du professeur Charles Follenius, dont on avait fait circuler quantité d'exemplaires, afin d'éprouver la force de l'esprit révolutionnaire. Cet écrivain fut arrêté l'année suivante : je fis alors tenir un mémoire au gouvernement prussien, dans lequel je me reconnaissais, de la manière la plus solennelle, auteur de l'ouvrage incriminé, que j'avouais avoir seul répandu. Cette déclaration eut l'effet qu'elle devait avoir, et ce ne fut pas sans peine que j'échappai à la prison. Je rapporte ce fait parcequ'il est nécessaire à l'intelligence de cette histoire. Il n'y avait pas un grand mérite à ce que j'avais fait ; car il paraît plus facile au jeune homme de souffrir le martyre que de supporter avec patience le poids et la chaleur du jour. Au reste je me chargeai de l'œuvre, parceque je considérais Follenius comme un homme indispensable à la régénération de l'Allemagne.

Je me rendis en Angleterre dans l'automne de 1819. Je m'y présentai comme victime du despotisme des princes allemands, et j'y fis

assez bonne figure. Je me mis en rapport avec les hommes célèbres de ce pays : l'intérêt qu'on me témoigna exalta mon orgueil.

J'écrivis dans les gazettes anglaises, contre les princes allemands, des articles qui me firent l'homme du jour, par les anecdotes scandaleuses dont ils étaient pleins. Enfin je me croyais un grand personnage.

Mes amis me déterminèrent à aller à Paris, où j'avais dans l'ancien ministre de la justice, le comte de Serre, un ami intime de ma famille, et un oncle dans le baron d'Eckstein, inspecteur-général du ministère de la police.

L'assassinat du duc de Berri, qui eut lieu presque en ma présence, me fit une impression pénible. Je ne pouvais disconvenir qu'en dernière analyse c'était là que conduisaient les doctrines que je cherchais à propager ! Mon esprit ne put approuver plus long-temps ce que mon cœur condamnait. Le généreux comte de Serre se conduisit envers moi comme un père avec son fils. Son amitié me sauva des excès auxquels les chefs révolutionnaires m'auraient poussé, et me mit en relation avec des individus marquants. Divers